

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Bibliothèque nationale de France

ISOCRATE.

---

LE SYMMACHIQUE

OU

DISCOURS SUR LA PAIX,

TRADUCTION D'AUGER,

REVUE ET CORRIGÉE,

AVEC SOMMAIRE ET ANALYSE.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE DELALAIN,  
LIBRAIRE-ÉDITEUR, rue des Mathurins St.-Jacques, n°. 5.

---

M DCCC XXXII.

8085

Toute contrefaçon de cette Edition sera poursuivie conformément aux lois.

Toutes mes Éditions Classiques sont *stéréotypées d'après un procédé qui m'est particulier, et dont la supériorité est incontestable*, sous le rapport de l'exécution, de la correction, etc.; elles sont revêtues de ma griffe.

*Auguste Delalain*



---

# ISOCRATE.

## LE SYMMACHIQUE

OU

### DISCOURS SUR LA PAIX.

---

#### SOMMAIRE.

DANS le temps que Philippe, roi de Macédoine, commença ses hostilités contre les Athéniens, par la prise d'Amphipolis, une de leurs colonies, et de quelques villes voisines où ils avaient des garnisons, la ville de Byzance, les îles de Chio, de Cos et de Rhodes, venaient de se liguer pour se soustraire à leur dépendance. Les confédérés soutinrent contre Athènes une guerre qui fut appelée *Guerre sociale* ou *Guerre des Alliés*. Commencée dans la troisième année de la 105<sup>e</sup> olympiade, 358 et 357 ans avant J.-C., elle finit sous l'archontat d'Elpinès qui répond aux années 356 et 355 avant J.-C.

Ce fut à l'occasion de cette guerre qu'Isocrate prononça le *Symmachique*, pour prouver à ses concitoyens la nécessité de faire la paix avec les villes rebelles.

La paix suivit de près ce discours, et l'on a prétendu même, mais à tort sans doute, qu'elle en avait été le fruit. Ce qui la détermina, ce furent les plaintes et les menaces du roi de Perse, à l'égard de Charès, général Athénien, qui, au lieu de se rendre à By-

zance, se mit avec son armée, sous prétexte qu'il manquait de vivres, à la solde du satrape Artabaze, révolté contre Artaxerxe. Les Athéniens effrayés rappelèrent leur général, et se hâtèrent d'offrir la paix et l'indépendance aux villes qui avaient entrepris de secouer le joug.

*EXORDE. L'orateur commence par exposer l'importance de l'objet sur lequel il va parler. Il reproche ensuite aux Athéniens de rebuter les hommes sincères et de réserver toute leur faveur pour ceux qui flattent leurs goûts. Isocrate s'étend sur cette idée qu'il applique à la question de la paix et de la guerre; il critique la conduite contradictoire des citoyens qui viennent avec une opinion toute faite à l'assemblée où ils ne semblent venir que pour chercher des lumières sur le meilleur parti à prendre; il blâme la préférence accordée aux mauvais sur les bons, dans l'administration ou à la tribune; enfin passant à ce qu'il peut y avoir de danger à contredire un peuple aussi prévenu, il lui déclare qu'il négligera ses périls et ses intérêts personnels, pour ne s'occuper que des intérêts et des périls publics.*

1. Tous les orateurs qui montent à cette tribune, ont coutume d'annoncer comme très-importans pour la république, les objets sur lesquels ils se proposent de donner des conseils. Mais si jamais on a dû employer ce début, il me semble que c'est dans la conjoncture présente. Nous avons à délibérer lequel est le plus avantageux, de faire la paix ou de continuer la guerre; et sans doute, tout ce qui a rapport à la guerre ou à la paix fut toujours d'une extrême importance, puisque tou-



tombions nous-mêmes aujourd'hui dans un pareil aveuglement, plusieurs parmi vous paraissant se porter à la guerre, comme s'ils étaient assurés d'un avantage complet et d'un triomphe facile; comme s'ils en avaient pour garans, non les hommes qui sont le moins dignes de la confiance publique, mais les dieux mêmes.

3. Le sage ne perd pas le temps à délibérer sur ce qu'il sait déjà; il agit d'après ses propres lumières. Lorsqu'il délibère, loin de se regarder comme éclairé sur l'avenir, il se persuade qu'on ne peut rien savoir que par conjectures, et que la fortune seule peut décider de l'événement. Vous, Athéniens, vous ne faites ni l'un ni l'autre, et votre conduite ne peut-être moins d'accord avec elle-même. Vous paraissez n'être assemblés que pour choisir parmi tous les avis qui vous seront proposés et pour adopter le meilleur; cependant, comme si vous aviez déjà déterminé le parti qu'il faut prendre, vous ne voulez écouter que les ministres qui flattent vos vœux. Mais si vous aviez à cœur les intérêts de l'état, vous devriez plutôt écouter ceux qui contredisent vos opinions, que ceux qui craignent de les combattre. Un orateur qui se prête à vos goûts, parvient d'autant plus aisément à vous induire en erreur, que le plaisir qui naît de ses discours est comme un voile qui vous dérobe la vérité. Vous n'avez rien de semblable à craindre de celui qui se pique de franchise; comme il ne cherche pas à vous séduire, ce n'est qu'en vous éclairant sur vos vrais intérêts qu'il vous fera changer de sentiment. Ajoutez qu'on ne peut ni juger du passé, ni délibérer sur l'avenir, à moins que l'on ne compare les différens avis, et qu'on ne les ait écoutés tous sans aucune espèce de prévention.

4. Je suis surpris encore que nos vieillards aient oublié, ou que nos jeunes gens n'aient pas entendu





voisier vos penchans, ni pour briguer vos suffrages, mais pour exposer mes vrais sentimens, d'abord sur les objets que les Prytanes<sup>1</sup> ont mis en délibération, et ensuite sur les autres points qui intéressent la république. Car inutilement aurons-nous décidé la paix, si nous ne prenons sur le reste un parti raisonnable.

## PREMIÈRE PARTIE.

I. *Isocrate conseille une paix générale et l'adoption d'un traité semblable à celui d'Antalcide.*

6. Je dis donc qu'il faut faire la paix, non seulement avec les peuples de Chio, de Rhodes, de Byzance et de Cos, mais encore avec tous les peuples de la Grèce. Je dis qu'il faut rédiger le traité, non comme on vient de le faire, mais comme celui qui a été conclu avec le roi de Perse et les Lacédémoniens, et qui porte que les Grecs seront libres, qu'on retirera les garnisons des villes étrangères, que chaque peuple restera possesseur de ce qui lui appartient légitimement. Pourrait-on trouver des conditions plus justes, je dis même plus utiles pour nous?

7. Je sais que si me bornant à ce que je viens de dire, je finissais là mon discours, on ne manquerait pas de me reprocher que je parle contre les intérêts de la république. En effet, les Thébains garderaient Thespies, Platée et les autres villes dont ils se sont emparés au mépris des sermens; et nous, sans raison et sans nécessité, nous rendrions celles dont nous sommes possesseurs paisibles. Mais je me flatte que si vous avez la patience de m'entendre, vous viendrez avec moi que c'est une folie de s'imaginer

---

<sup>1</sup> Prytanes, présidens du sénat, chargés de faire au peuple le rapport de ce qui devait être le sujet des délibérations.

que l'injustice puisse procurer de vrais biens, et le comble de l'extravagance, de s'emparer par force des villes sur lesquelles on n'a aucun droit, sans songer aux malheurs que ces usurpations entraînent après elles. C'est là ce que je me propose de vous prouver dans tout ce discours.

II. *Isocrate examine ce qui paraît le plus désirable dans la conjoncture présente; c'est pour les Athéniens la sécurité, l'abondance, la concorde, et la bonne opinion de la Grèce sur leur justice. Il compare ensuite les maux que la guerre a produits avec les biens que produira la paix.*

8. Raisonons d'abord sur la paix et voyons ce qui nous semblerait le plus désirable dans la conjoncture présente. Ce point, une fois déterminé, formera un principe d'où nous partirons pour nous décider sur tout le reste.

9. Que pourrions-nous désirer, sinon de jouir dans nos murs d'une entière sûreté et d'une heureuse abondance, de voir la concorde régner entre nous, et tous les Grecs penser favorablement de notre justice? Il me semble qu'alors nous verrions notre patrie reprendre sa première splendeur. La guerre nous a privés de tous ces avantages; c'est elle qui a épuisé nos fortunes; elle est la cause du décri où nous sommes parmi les Grecs, elle nous a exposés à une foule de dangers, et précipités dans un abîme de malheurs. Si nous faisons la paix, si nous suivons en tout les traités communs à toute la Grèce, nous jouirons d'une sûreté parfaite dans l'enceinte de nos murs: affranchis de toute guerre et de tout péril, délivrés de toutes nos divisions intestines, n'ayant plus de contributions à fournir, de vaisseaux à équiper, de charges onéreuses à remplir, cultivant paisiblement nos terres, parcou-















marcher sur leurs traces, nous suivons une route tout opposée à celle qu'ils ont tenue. Nos ancêtres n'ont jamais cessé de combattre en personne contre les barbares pour l'intérêt des Grecs; et nous, ramassant dans l'Asie des brigands qui se vendent au premier qui les achète, nous les armons contre les Grecs mêmes. Nos ancêtres ont mérité la prééminence pour avoir secouru les villes de la Grèce et les avoir mises en liberté; et nous qui tenons une conduite si différente, qui les réduisons en servitude, nous nous plaignons de n'être plus auprès d'elle dans le même degré d'estime; nous, dis-je, dont les actions et les sentimens font un contraste marqué avec ceux de nos pères; nous qui, enfans de ces hommes assez courageux pour abandonner leur propre patrie, afin de sauver la Grèce, afin d'attaquer sur terre et sur mer les barbares dont ils ont triomphé, ne daignons pas même combattre pour l'intérêt de notre ambition, et refusons de porter les armes quand nous prétendons commander à tous les Grecs. Nous déclarons la guerre à presque tous les peuples; et ce ne sont pas nos citoyens que nous employons à cette guerre, mais des exilés, des transfuges, des scélérats qui accourent ici en foule, et qui marcheraient bientôt contre nous, s'ils trouvaient ailleurs une plus forte paie. Nous les ménageons néanmoins jusqu'à empêcher qu'ils ne soient punis des outrages qu'ils font à nos enfans: et quoique nous soyons responsables de leurs brigandages et de tous les excès auxquels ils se livrent, loin de sévir contre eux, nous ne faisons que rire lorsqu'on nous apprend quelques traits de leur violence. Insensés que nous sommes! nous voulons entretenir des soldats étrangers, quand nous manquons des choses les plus nécessaires à la vie: nous vexons nos alliés et nous les rançonnons pour soudoyer les ennemis communs de tous les peuples. Inférieurs









prétend que , lorsqu'on donne des avis avec de bonnes intentions , on ne doit pas se contenter de blâmer les fautes , mais indiquer encore les moyens qu'il faut prendre pour ne plus se conduire par les mêmes principes , et ne plus tomber dans les mêmes erreurs ; alors je serai embarrassé , non pour trouver une réponse qui soit conforme à la raison et à vos intérêts , mais pour vous en offrir une qui puisse vous plaire. Au reste , puisque j'ai commencé à m'expliquer sans feinte , je continuerai à vous faire part de ce que je pense avec la même franchise.

20. Nous avons déjà parlé des principales vertus qui conduisent au bonheur , de la piété , de la modération et de la justice. Rien de plus vrai que ce qui me reste à vous dire du seul moyen propre à vous rendre tels que vous devez être ; mais aussi rien de plus contraire à l'opinion commune , et peut-être dois-je craindre de vous choquer.

V. *Isocrate , après s'être élevé contre le désir de dominer parmi les Grecs , démontre 1° que l'empire de la mer , dont les Athéniens sont si jaloux , ne peut s'accorder avec la justice ; 2° qu'il leur est impossible de le conserver.*

21. Je suis persuadé que notre république sera mieux gouvernée , que nous serons mieux réglés nous-mêmes , et que nous verrons nos fortunes s'accroître avec celle de l'état , si nous cessons d'ambitionner l'empire de la mer ; cet empire qui nous jette aujourd'hui dans de si grands troubles , et qui a ruiné l'excellente démocratie à laquelle nos ancêtres ont dû toute leur prospérité ; cet empire qui est la cause de presque tous les maux que nous souffrons et faisons souffrir aux autres. Je sais qu'en s'élevant contre une puissance que tous les peuples envient et se disputent , il est difficile de

trouver des auditeurs ; mais puisque vous m'avez déjà passé des vérités désagréables, je vous prie de vouloir bien m'écouter encore, et de ne pas me croire assez peu sensé pour vous donner de semblables conseils, si je n'avais rien de vrai à vous dire. Je me flatte de démontrer que l'empire de la mer dont nous sommes si jaloux, ne peut s'accorder avec la justice, qu'il nous serait impossible de le conserver, et qu'il n'est pas de notre intérêt d'y prétendre.

22. Premièrement, pour ce qui regarde la justice, je ne ferai que vous répéter les leçons que j'ai puisées chez vous-mêmes. Lorsque les Lacédémoniens dominaient sur mer, que n'avez-vous pas dit pour attaquer leur puissance, et pour faire voir que les Grecs devaient être libres ? Quelles villes n'avez-vous pas excitées à former une ligue contre Lacédémon ? Quelles ambassades n'envoyâtes-vous pas au roi de Perse pour lui faire entendre qu'il n'était ni juste ni utile qu'une seule république dominât dans la Grèce ? Et n'est-il pas vrai que vous n'avez mis bas les armes et n'avez cessé de combattre sur terre et sur mer, qu'après que les Lacédémoniens eurent consenti au traité qui assurait la liberté des Grecs ? Il n'est point juste que le fort opprime le faible, vous le pensiez alors, et la forme de votre gouvernement annonce que vous le pensez encore aujourd'hui.

23. Il est aisé, je crois, de prouver qu'il nous serait impossible de posséder l'empire de la mer. Nous ne pouvions nous y maintenir avec dix mille talens dans le trésor, le pourrions-nous dans l'état d'épuisement où se trouvent nos finances ; surtout lorsque nous avons non les mœurs qui nous l'ont acquis, mais celles qui nous l'ont fait perdre ?





les deux, quoiqu'ils disent les mêmes choses. Ceux qui font des reproches par malignité, on doit les haïr comme des hommes mal intentionnés pour la république; ceux qui reprennent par un bon motif, on doit leur en savoir gré, et les regarder comme d'excellens citoyens, et parmi ces derniers accueillir encore plus favorablement celui qui est en état de démontrer le vice de notre administration, et les inconvéniens qui en résultent. C'est le moyen le plus sûr de vous faire abandonner sans délai des systèmes peu réfléchis, et de vous en faire adopter de meilleurs. Voilà comme je me justifie sur la liberté des reproches que je vous ai déjà faits, et de ceux qui me restent à vous faire: je vais reprendre mon discours où je l'avais laissé.

26. Je disais donc qu'il ne serait pas de notre intérêt d'accepter l'empire de la mer, quand même on viendrait nous l'offrir. Pour vous convaincre de cette vérité, il faut que vous considériez la manière dont la république était gouvernée avant de posséder cet empire, et celle dont elle l'a été lorsqu'elle en a joui: la comparaison de ces deux états vous fera connaître quels maux nous a causés la puissance maritime.

27. Le gouvernement de nos ancêtres était aussi supérieur à celui qui l'a remplacé, qu'Aristide, Thémistocle et Miltiade l'emportaient sur Hyperbolus, sur Cléophon, et sur nos ministres actuels. Quant au peuple d'alors, on ne le voyait pas s'abandonner à l'inaction, et, dépourvu de moyens, enfanter des projets chimériques; mais il savait vaincre les armes à la main tous ceux qui attaquaient son pays; il méritait le prix de la valeur dans les combats livrés pour la Grèce, et se faisait tellement chérir de la nation, que la plupart des villes lui remettaient d'elles-mêmes toute leur puissance. Que les choses sont changées! Au lieu de ce gouvernement sage, admiré de tous les Grecs,







honneurs suprêmes, se contentent de ceux que le peuple leur défère. Ni particulier, ni république, ne peuvent jouir d'une autorité plus honorable, plus solide, plus précieuse, que celle dont jouissaient les vainqueurs des Perses, nos aïeux. On ne les voyait pas, à la manière des brigands, tantôt nageant dans l'abondance, tantôt pressés par le besoin, investis d'ennemis, et accablés de toutes sortes de maux : mais ils menaient la vie la plus douce et la plus heureuse, ne manquant jamais du nécessaire sans avoir de superflu, jaloux de leur équité dans le gouvernement, et des vertus qui leur conciliaient l'amour des peuples. S'écartant de ce système, leurs successeurs voulurent non gouverner, mais dominer. On confond souvent ces deux choses, qui cependant sont bien différentes. Celui qui gouverne consacre tous ses soins au bonheur de ceux qui lui obéissent ; celui qui domine, au contraire, fait servir à ses plaisirs les travaux et les peines de ceux qu'il commande. Or, quand on agit en tyran, on tombe inévitablement dans les maux qu'entraîne la tyrannie, et tôt ou tard l'on souffre ce qu'on faisait souffrir aux autres. Athènes ne l'a que trop éprouvé. Après avoir mis des garnisons dans les citadelles des autres villes, elle a vu les ennemis maîtres de la sienne. Après avoir pris pour otages de jeunes enfans arrachés des bras paternels ; assiégée elle-même par les ennemis qui la serraient de près, elle a vu plusieurs de ses citoyens réduits à nourrir et à élever leurs enfans d'une manière peu convenable à leur naissance. Elle qui avait moissonné les campagnes d'autrui, n'a pu cultiver les siennes pendant plusieurs années.

31. Mais, je vous le demande, qui de nous consentirait à dominer aussi peu de temps parmi les Grecs, aux risques de voir sa patrie exposée aux mêmes désastres ? Non, il n'est personne qui

pût y consentir, à moins que d'être un scélérat décidé, un cœur insensible, indifférent pour les objets sacrés de la religion, sans tendresse pour sa famille, uniquement occupé du moment présent. Des hommes qui penseraient aussi mal, ne doivent pas être nos modèles; ce n'est pas sur eux que nous devons régler nos sentimens, mais plutôt sur ceux qui aiment ce qu'ils doivent aimer, qui ne sont pas moins zélés pour la gloire de l'état que pour la leur propre, et qui préfèrent la médiocrité avec la justice à de grandes richesses injustement acquises. C'est en se conduisant par ces principes, que nos ancêtres ont transmis à leurs descendans une république florissante, et ont laissé un souvenir éternel de leur vertu. De tout ce que j'ai dit, Athéniens, vous pouvez conclure que notre ville peut enfanter plus d'hommes vertueux que les autres; mais que ce qu'on appelle empire, est un malheur dans la réalité, et n'est propre qu'à corrompre tous ceux qui en jouissent.

32. La plus forte preuve qu'on en puisse donner, c'est que nous ne sommes pas les seuls dont il ait altéré les principes; il a encore perverti les Lacédémoniens, de façon que les admirateurs des vertus de Sparte ne peuvent rejeter nos fautes sur la démocratie; et ce serait à tort qu'ils prétendraient que les Lacédémoniens auraient fait leur bonheur et celui des autres Grecs, s'ils avaient joui de notre puissance. Ce pouvoir sans bornes qui nous a été si funeste, leur a fait sentir bien plus promptement encore ses effets pernicioeux. En peu de temps il a ébranlé et presque renversé ce régime si sage, qui, pendant l'espace de sept siècles, s'était maintenu au milieu des périls et des alarmes. Au mépris de ces institutions anciennes si admirables, il a accoutumé les particuliers à dédaigner la justice et les lois, à fuir le travail, à convoiter l'or; il a porté la république à opprimer ses alliés, à envier

les possessions d'autrui, à fouler aux pieds les sermens et les traités. Les Lacédémoniens, en un mot, rênchérissant sur les fautes commises par nos pères à l'égard des Grecs, ont ajouté aux excès dont je viens de parler, les meurtres et les séditions qui ont désolé les villes, et fait naître entre les citoyens des haines éternelles. Plus modérés auparavant que les autres, devenus bientôt avides de guerres et de dangers, ils n'étaient arrêtés ni par le droit des alliances, ni par le souvenir des bienfaits. Le roi de Perse leur avait fourni plus de 5000 talens pour soutenir la guerre contre nous; les habitans de Chio les avaient aidés de leur marine, et les avaient secondés avec plus d'ardeur qu'aucun de leurs alliés; les Thébains les avaient secourus d'une grande partie de leur infanterie : à peine ont-ils été en possession de l'empire, qu'ils ont médité la ruine des Thébains, qu'ils ont envoyé Cléarque à la tête d'une armée contre le roi de Perse, banni les principaux citoyens de Chio, saisi et emmené avec eux les vaisseaux de ce peuple.

33. Ce n'est pas tout : dans le même temps, ils ravagèrent l'Asie, insultèrent les îles, détruisirent le gouvernement démocratique dans l'Italie, dans la Sicile, et y établirent des tyrans; enfin, ils bouleversèrent le Péloponèse, et le remplirent de troubles et de séditions. Quelle ville n'ont-ils pas attaquée? quels peuples alliés n'ont-ils pas persécutés? N'ont-ils pas dépouillé les Eléens d'une partie de leur territoire, saccagé les campagnes des Corinthiens, détruit Mantinée de fond en comble, emporté Phlionte de force? N'ont-ils pas fait des incursions sur les terres des Argiens? Ont-ils cessé de tourmenter les autres peuples, et de se préparer eux-mêmes leur défaite à Leuctres? Dire que cette défaite a été la cause de tous les maux de Sparte, ce n'est pas dire vrai. Non, ce n'est pas la journée de Leuctres qui leur a fait encourir la haine







qui s'étaient emparés de Phylé? Dans des conjonctures moins importantes, dans le cours ordinaire de la vie, ne voyons-nous pas la plupart des hommes rechercher des alimens et des exercices nuisibles à l'esprit et au corps, et regarder les plus salutaires comme pénibles et désagréables? Il leur suffit même de persévérer dans leurs goûts pour se faire une réputation de force et de courage. Mais si les particuliers, dans les circonstances les plus communes et les plus intéressantes pour eux, choisissent aussi mal, serons-nous encore surpris que l'on connaisse si peu et qu'on se dispute si fort l'empire maritime sur lequel on n'a jamais bien réfléchi?

36. Jetez aussi les yeux sur ces citoyens accredités qui cherchent à asservir leur patrie : voyez comme ils ambitionnent l'autorité souveraine, comme ils sont prêts à tout faire pour y parvenir. Que de peines cependant, que de périls ne leur offre-t-elle pas ! De combien de maux ne sont-ils pas investis dès qu'ils sont devenus les maîtres ! Ne sont-ils pas comme forcés de se déclarer contre tous les citoyens, de persécuter ceux qui ne leur ont fait aucun mal, de se désier de leurs meilleurs amis, de confier leurs personnes à des mercenaires qu'ils n'ont jamais vus, de ne pas craindre moins leurs propres gardes que leurs ennemis mêmes, de regarder tout le monde comme suspect, et de redouter jusqu'à leurs parens les plus proches ? Ils savent, en effet, que plusieurs tyrans avant eux ont été égorgés par leurs pères, par leurs enfans, par leurs frères, par leurs épouses, et qu'enfin leur race a disparu du milieu des hommes. Cependant, instruits des malheurs qui les attendent, ils s'y précipitent volontairement eux-mêmes. Mais si les chefs des républiques, qui y jouissent de la plus haute considération, se jettent avec connaissance dans de tels abîmes, faut-il s'étonner que les peuples re-









les réduit à leur savoir gré de toutes les accusations qu'ils intentent , de toutes les persécutions qu'ils suscitent. Ainsi des ministres dont la puissance n'est fondée que sur la misère publique, verraient avec plaisir tous les citoyens misérables. La plus forte preuve de ce que je dis , c'est qu'ils cherchent moins à soulager l'indigence , qu'à rapprocher tous ceux qui ont quelque fortune de l'état des plus indigens.

PERORAISON. *Isocrate récapitule les moyens par lesquels les Athéniens pourront s'affranchir de tous leurs maux ; et faisant ensuite une description touchante du bonheur qu'ils peuvent se procurer par eux-mêmes , il finit par les exhorter à suivre le parti de la justice et de la paix , les reprend de leurs fautes passées , leur donne des conseils pour l'avenir , et recommande aux jeunes gens de s'attacher dans leurs discours ou dans leurs écrits à la vertu et à l'équité , au repos et à la prospérité de la Grèce.*

42. Quel serait donc le remède à nos maux actuels ? J'ai détaillé presque tous les moyens d'y remédier , sans m'assujettir à un ordre exact , et me bornant à les exposer selon qu'ils se sont offerts à mes réflexions. Pour les graver dans votre mémoire , je vais tâcher de me les rappeler à moi-même , et de les remettre sous vos yeux , en faisant choix des plus frappans.

43. Je dis donc que parmi tous les moyens propres à rétablir et à réformer la république , le premier serait de prendre pour conseils dans les affaires de l'état ceux que chacun de nous voudrait consulter dans les siennes , et de ne plus regarder les calomnieux comme partisans de la démocratie , ni les citoyens honnêtes comme auteurs de l'oligarchie ; parce que , sans doute , la nature n'a pas fait les hommes pour tel gouvernement plutôt que pour

tel autre , mais qu'ils sont portés à préférer celui où ils trouvent de la considération.

44. Le second moyen , c'est d'en user avec nos alliés comme avec des amis , de ne pas annoncer qu'ils sont libres lorsqu'en effet nous les livrons à la cupidité de nos généraux , de les gouverner en vrais alliés et non en esclaves ; convaincus que si nous sommes plus forts que chaque peuple séparé , nous sommes plus faibles que tous les peuples réunis.

45. Le troisième moyen , c'est de n'avoir rien tant à cœur , après la faveur des dieux , que l'estime et la bienveillance de la nation : car c'est à ceux qui sont animés de ces sentimens , que les Grecs s'abandonnent volontiers eux-mêmes , et qu'ils s'empressent de déférer l'empire.

46. Si vous êtes fidèles à ces principes , et si de plus vous montrez par vos préparatifs et par vos soins que vous êtes en état de faire la guerre , en même temps que vous prouverez par votre amour pour la justice , que vous aimez la paix , vous ferez par-là votre bonheur et celui de tous les Grecs. Nulle autre ville n'osera les insulter ; mais toutes resteront tranquilles , lorsqu'elles verront la nôtre dans une vigilance continuelle , toujours prête à secourir les opprimés. D'ailleurs , quoi qu'il puisse arriver , notre gloire et nos intérêts seront à couvert. En effet , si nos principales républiques s'abstiennent de toute entreprise injuste , c'est à vous seuls qu'on en aura l'obligation : si au contraire elles se portent à attaquer les Grecs , on verra tous les peuples qui seront maltraités ou qui craindront de l'être , recourir à la ville d'Athènes , et implorant notre assistance , venir nous offrir le commandement et nous abandonner leurs personnes. Ainsi de toutes parts on s'empressera de se joindre aux Athéniens , et de les aider à réprimer les ennemis de la liberté publique. Quelles sont les villes , quels sont les princes qui ne rechercheront notre amitié et notre





nous devons être jaloux. Oui, les sentimens de respect et d'amour qu'éprouvent de la part de leurs concitoyens, les rois de Lacédémone, nous pouvons les inspirer aujourd'hui à tous les peuples de la Grèce, s'ils sont dans la persuasion que notre puissance a pour but de les protéger et non de les opprimer.

48. J'aurais encore bien d'autres choses à dire sur un sujet aussi important ; mais l'étendue de ce discours et le nombre de mes années, m'avertissent de finir. J'invite les jeunes gens qui ont plus de force et de vigueur, à proposer de vive voix ou par écrit des avis capables de porter à la vertu et à l'équité nos républiques les plus puissantes et les plus accoutumées à opprimer les faibles. Qu'ils se persuadent que le repos et la prospérité de la Grèce ne peuvent que donner plus de crédit aux lettres, et à ceux qui les cultivent.

FIN.

# ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE

LES TEXTES GRECS SEULS DES OUVRAGES SUIVANS :

DÉMOSTHÈNE. Harangue sur la Chersonèse et sur la Paix.

———— Harangue sur la Couronne ou pour Ctésiphon.

———— Harangue sur la Fausse Ambassade.

———— Harangue sur l'Halonèse.

———— Harangue sur la Liberté des Rhodiens.

———— Harangue sur Leptine.

———— Harangue pour les Mégalopolitains.

———— Lettre de Philippe et réponse de Démosthène.

———— Olynthiennes (les trois).

———— Philippiques (les quatre).

ESCHINE. Harangue contre Ctésiphon sur la Couronne.

———— Harangue sur la Fausse Ambassade.

ISOCRATE. Discours d'Archidamus.

———— Discours à Démonique.

———— Discours à Nicoclès (*de regno*).

———— Discours de Nicoclès à son peuple (*de civium erga regem officio*).

———— Discours sur la Paix.

———— Eloge d'Evagoras.

———— Eloge d'Athènes, ou le Panégyrique.

LUCIEN. Calomnie (de la), contre la flélation et les délateurs.

———— Charon, ou les Contempteurs.

———— Dialogues des Morts.

———— Eloge de Démosthène.

———— Eloge de la Mouche.

———— Gens de lettres (des) à la solde des grands.

———— Jugement des voyelles.

———— Manière (de la) d'écrire l'histoire.

———— Songe (le), ou le Coq, dialogue.

———— Songe (le), ou la vie de Lucien.

———— Timon, ou le Misanthrope, dialogue.

———— Toxaris, ou de l'Amitié.

LYSIAS. Oraison funèbre (*Epitaphios*) des guerriers morts en secourant les Corinthiens.

PLATON. Alcibiade I, ou de la nature de l'homme.

———— Alcibiade II, ou de la prière.

———— Apologie de Socrate.

———— Criton, dialogue.

———— Ion, dialogue.

———— Ménexène, ou l'Oraison funèbre.

———— Phédon, ou de l'immortalité de l'âme.

———— Théagès et Ménon.

THUCYDIDE. Oraison funèbre des guerriers morts pendant la guerre du Péloponèse, prononcée par Périclès.